

LA COULEUR DE L'INFORTUNE

[Mohamed Mbougar Sarr](#)

Éditions Présence Africaine | « [Présence Africaine](#) »

2015/1 N° 191 | pages 119 à 132

ISSN 0032-7638

ISBN 9782708708938

DOI 10.3917/presa.191.0119

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-2015-1-page-119.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Présence Africaine.

© Éditions Présence Africaine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La Couleur de l'infortune

Mohamed Mbougar SARR¹

Je crois que j'ai échappé à leur chasse, pour l'instant du moins. Je sais cependant qu'ils reviendront. Ils reviennent toujours. Ils ne partent jamais vraiment ; leur absence physique m'a peine autant que leur présence, autant que leurs cris et leurs halètements ensauvagés, autant que le bruit de leurs pas hâtés, autant que leurs terribles insultes et leurs irrévocables malédictions. Ma conscience n'est plus sûre. Elle me renvoie l'hostile écho de tous ces cris, hurlements, pas, injures ; ma conscience, ma conscience même, l'ultime bastion de mon intimité, ils ont réussi à l'assiéger. Ils ont réussi à me faire croire que le répit n'existait pas. Il ne me reste plus que la peur. Je m'agrippe à elle et avance. Elle me maintient en vie. J'espère qu'elle le fera longtemps : je ne veux pas mourir.

Je dois marcher depuis un peu plus de deux heures. Il fait encore presque nuit cependant, même si les ombres s'apprêtent à se dissiper. Il doit être cinq heures du matin environ, peut-être un peu moins. Je ne vois personne, n'entends rien, mais je sens que le monde s'étire et baille, qu'une douce torpeur l'engourdit encore, qu'il refuse de se lever mais sait qu'il le faut. C'est le moment où tout incite à la lenteur. Je me hâte donc : les aurores tranquilles sont des pièges.

J'arrive bientôt aux portes de la ville. Premiers visages humains depuis plusieurs heures. C'est un groupe de femmes que je rencontre. Elles sont probablement toutes vendeuses : c'est à cette heure qu'elles doivent se rendre au marché de la province. Elles ralentissent le pas, me dévisagent. J'ai l'habitude. Je ne baisse pas la tête et les regarde. On se croise. Ça passe vite. Je ne me retourne pas, mais je sais qu'elles, dans

1. Auteur de *Terre vainte*, Présence Africaine, 2014.

mon dos, le feront plusieurs fois. L'une d'elles laissera peut-être échapper, tout bas, une malveillante imprécation ou une injure. Je prends : c'est toujours mieux que le tranchant d'une machette.

Entrée dans la ville, et, comme je l'espérais, elle s'éveille à peine. Les visages sont ensommeillés, fermés. On me regarde curieusement, parfois avec une lueur de haine qui point. La violence n'est pas loin, mais l'aube me protège encore. Aux yeux de certains, je suis peut-être une hallucination, un ectoplasme échappé d'un de leurs rêves, et qui les nargue. Je profite de cette confusion. Je ne suis plus loin. Bientôt, j'aurais un moment de... Je ne sais quel mot mettre, aucun ne convient : ni répit, ni repos, ni paix. J'aurais un moment, voilà tout.

J'aperçois bientôt le grand bâtiment peint en blanc, construit sur deux étages. Je suis heureuse de n'avoir pas oublié le chemin qui y menait alors que je n'y étais venue qu'une seule fois auparavant. Sur la façade, inscrit en lettres rouges que le temps et les pluies commencent à effacer, je parviens encore cependant à lire le sigle provisoirement salvateur : S.P.A. À bout de forces, je cours pourtant presque. Une dizaine d'hommes gardent l'entrée. Ils sont armés mais je n'ai pas peur d'eux, au moins. Ce ne sont pas des amis, mais ils sont payés pour protéger ceux qui sont comme moi. À quelques mètres d'eux, je m'effondre, essoufflée. L'un des gardiens vient m'aider à me relever et, avec la mécanique gestuelle de l'habitude, sans un mot, presque avec indifférence, m'accompagne à l'intérieur en me soutenant d'une main. Nous sommes dans une sorte de hall. Une femme vient à notre rencontre, et donne à l'homme ce qui ressemble à des instructions. J'ai sommeil. Des voix se font entendre, diffuses, de quelque part. L'homme qui me soutient toujours ouvre une porte, et nous nous engageons dans un couloir où le silence était revenu. Je me traîne plus que je ne marche. Tout mon poids repose sur l'homme. Il ne dit pas mot. Il est payé pour ça.

Une autre porte s'ouvre sur une pièce. Je n'en vois pas les détails ; je dors déjà, peut-être. Je n'ai même pas senti que l'homme me déposait sur un lit.

*

Cela fait un certain temps que je suis réveillée. Je ne sais ni l'heure qu'il est ni combien de temps j'ai dormi. Dix heures ou quarante-cinq

minutes ? Je suis bien incapable de le dire, et rien ne m'indique une durée plutôt qu'une autre. Les volets de la chambre sont clos, et celle-ci est plutôt sombre – ce n'est pas désagréable – en dépit d'un léger rai de lumière qui s'immisce par je ne sais où.

Je ferme les yeux, et cherche à me souvenir d'un rêve que je n'ai pu achever. Nous cherchons tous, lorsque nous sortons du sommeil, à nous souvenir d'un rêve. J'ai gardé de moi quelques images à partir desquelles je veux reconstituer les autres ; je sais cependant que j'échouerais : la recherche de nos rêves inachevés est vaine, et ils fuient au fur et à mesure qu'on les poursuit. À la fin, même les images desquelles je voulais partir, sur lesquelles je cherchais à bâtir ma quête, se brouillent ; le rêve se perd : il n'en reste plus rien qu'une pauvre et confuse sensation dont je ne sais pas grand-chose. Je me sens triste. Tout rêve dont je ne me souviens pas me rend triste, car il n'y a guère plus que dans mes rêves que j'arrive à retrouver quelque chose d'heureux. Oh, certes, bien souvent, je ne rêve que des laideurs qui jalonnent ma pauvre vie (cette nuit, j'ai peut-être rêvé de la chasse d'hier soir), mais il arrive aussi qu'un miracle se produise, et que je parvienne à rêver de calme. Tiens, calme : voilà le mot que j'aurais dû mettre tout à l'heure. Calme ; car un calme qui précède une tempête n'en demeure pas moins un calme. Rêve de calme, donc : lorsque ça m'arrive, et que je m'en souviens, je suis heureuse quelques minutes, celles précisément où, avant de me lever, émergeant à peine du sommeil, je me délecte du sentiment du rêve, auquel je m'accroche. Malheureusement, et je le sais, je ne m'en souviens pas toujours.

L'un des drames de l'homme n'est pas l'oubli de ses rêves, mais la douloureuse conscience qu'il a de cet oubli. Je me rendors.

Deuxième réveil. Toujours aucune notion du temps ou de la durée. J'ai encore oublié mes rêves, mais n'ai pas le temps de m'en attrister. Quelques instants après que j'ai ouvert les yeux, un homme entre, et pose les siens sur moi. Il semble surpris de me voir éveillée, et abandonne dès lors toutes les précautions qu'il avait jusque-là prises pour faire le moins de bruit possible.

Nous nous regardons un temps. Je le reconnais. La première fois que j'étais venue ici, il était déjà là. Il est très grand. Pantalon noir, chemise bleue. Je ne me souviens plus de son nom. Il s'approche du lit, le visage serein.

– Bonjour Mutesi, j’espérais te trouver éveillée, en réalité.

Il a une voix lente et grave, comme dans mes souvenirs. Mais son nom, comme un rêve, s’est perdu.

– Il est dix-sept heures, reprit-il.

Je n’arrive pas à savoir s’il veut me faire comprendre que j’ai trop dormi, ou s’il devine simplement que j’aimerais savoir l’heure qu’il est. Je le regarde toujours sans rien dire. Il sourit.

– Tu te souviens de moi ?

– De ton visage, pas de ton nom.

Ça faisait longtemps que je n’avais pas parlé avec quelqu’un. Ma voix me paraît étrange, rauque, désagréable. C’est, pour l’instant, et jusqu’à ce que je l’habite à nouveau, la voix d’une autre personne.

– Je m’appelle Kabuye. Je suis le responsable du S.P.A. d’Emobi. On s’est déjà vus il y a quelques mois. Nous t’avions recueillie une nuit. Mais...

– ... j’ai demandé à partir dès le lendemain, oui, je sais, l’interrompis-je.

Nous nous tûmes. J’étais gênée. Il le vit sans doute, et reprit aussitôt :

– Le plus important, c’est que tu sois de nouveau là. Nous étions inquiets. Nous avons appris ce qui s’est passé hier. Le S.P.A. de Banga nous a prévenus...

– Avant d’être attaqué et détruit.

– Ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Les autres étaient plus nombreux et mieux armés.

– Je sais, je les ai vus.

Les autres, c’est-à-dire ceux qui avaient essayé de nous tuer.

– Combien étiez-vous, à Banga ? me demanda Kabuye.

– Quand je suis arrivée à Banga il y a deux mois environ, nous étions six là-bas. Puis il y a Susan qui est partie parce qu’elle disait qu’elle sentait que quelque chose allait arriver. Elle a eu peur, elle avait une intuition et elle avait raison. (Je sentis que la voix redevenait mienne). Hier, nous étions cinq : Moses, Ritah, Kigongo, Sharon et moi.

– Est-ce que tu sais s’il y a d’autres survivants ?

Je le regardai fixement. Je savais qu’il allait me demander ça. Je n’avais aucune envie de répondre, et demeurai silencieuse.

– Excuse-moi, finit-il par dire.

Je repensai cependant à la traque d'hier ; la peur revint soudain ; je me sentis profondément vulnérable et faible, tel l'insecte piégé dans la toile d'une araignée, ou le cerf imprudent, surpris et encerclé dans une chasse à courre par la meute des chiens.

– Ils ne viendront pas ici, dit Kabuye, comme s'il avait perçu la peur qui m'écrasait. Nous sommes mieux protégés, plus nombreux, plus armés qu'à Banga. Il y a une douche là, continua-t-il en m'indiquant une porte, et des habits propres dans la penderie. Ils devraient t'aller. Rejoins-moi dans la salle à manger quand tu auras fini. Le dîner sera servi vers dix-neuf heures. Tu dois avoir faim.

Puis il me sourit et sortit.

Je ne sais pas s'ils étaient mieux armés qu'à Banga, mais ici, les lits étaient plus confortables. Pour le reste, je ne sais pas. Kabuye pouvait dire ce qu'il voulait sur leur armement ou leur sécurité : ce n'est pas pour cela que je n'aurai pas peur. S'il y avait bien une chose que j'avais fini par comprendre, c'est qu'aucun S.P.A. n'était suffisamment armé contre ceux qui voulaient nous faire la peau. Car ceux-là n'attaquaient pas qu'avec des armes : ils attaquaient avec les sentiments humains les plus primaires, les plus puissants, les plus dangereux : la haine, la peur, la cupidité, l'ignorance. Rien ne peut lutter contre tout ça.

Dans S.P.A., le « A » eût tout aussi bien pu signifier Animaux ; je ne vois pas, en effet, trop de différences entre la vie d'un porc-épic ou d'un rat palmiste et la mienne. J'exagère : il y a bien une différence, et de taille. Ma vie a un prix : 16.100 dollars à peu près, répartis comme suit, si le cours du marché n'avait pas varié (il varie souvent) ces dernières semaines :

- Bras : 2.000 \$ l'unité. (x2 : 4.000 \$), réputés porter chance au jeu ;
- Mains : 350 \$ l'unité (x2 : 700\$), supposées guérir l'impuissance sexuelle ;
- Jambes : 2.000 \$ l'unité (x2 : 4.000 \$), garantiraient une réussite absolue dans la vie professionnelle ;
- Tronc : 1.600 \$, assurerait la fidélité de l'être aimé et la fécondité dans le couple ;
- Cheveux (toujours vendus à part) : 300 \$, prix fixe quelle que soit leur quantité ; augmenteraient l'intelligence ;
- Langue (toujours vendue séparément), accorderait une irrésistible éloquence, et une infaillible force de conviction: 2 000 \$;

- Tête (en bon état) : 1.000 \$ (prix à la baisse si la langue est mal coupée ou les yeux abîmés) accrochée à la proue d'un bateau, assurerait une pêche chanceuse, et à l'avant d'une voiture, éviterait les accidents ;
- Sang : 500 \$ le litre (2.500 \$ les cinq), supposé guérir le SIDA et toute forme de maladie vénérienne.

Ce marché est juteux. Mais au train où l'on nous décime, la pénurie n'est plus loin. Les rares survivants vaudront alors très cher. Ce qui produit la paradoxale équation suivante : plus je reste en vie, plus le prix de cette vie augmente, et moins elle a de valeur.

Avant d'oublier : S.P.A., Syndicat de Protection des Albinos.

*

Il y a dans la salle de bain un grand miroir devant lequel, nue, je me tiens. Je n'ai jamais eu d'opinion sur mon corps. Je sais ce qu'il inspire d'habitude aux autres – toutes ces nuances de l'étrangeté : la curiosité, la répulsion, la haine, la pitié, l'empathie, la phobie, etc. –, mais je n'ai jamais vraiment su ce qu'il signifiait pour moi. Que signifie mon corps pour moi ?

Je me regarde et aucune réponse ne me vient à l'esprit.

Ce que je vois ne me permet de dégager aucune signification intime. C'est le corps d'une jeune fille de dix-huit ans, qui paraît à peine s'extraire de l'âge nubile, et où s'esquissent timidement les attributs de la féminité. Mes seins, minuscules, paraissent atrophiés, et à peine aperçois-je, dans cette morne plaine qui me sert de poitrine, deux petites taches brunes qui doivent être mes tétons. Mes épaules sont maigres, affaissées, désespérées. Mes hanches sont quelconques, sans fierté, sans courbures en vue, sans promesses. Mes cheveux – puis-je nommer cela cheveux – semblent être un tas de poussière au sommet de mon crâne (si je voulais être poétique, j'eusse aussi bien pu dire qu'ils ressemblaient à de jeunes épis au sommet d'une tige de mil). Je suis en retard sur mon être-femme ; je suis en retard, tout simplement, sur mon être.

*

Ils ont pensé à tout, ici. Il y a un tube de crème solaire qui n'est pas encore ouvert ; il semble m'être tout entier réservé. Rare privilège : c'est

la première fois, depuis très longtemps, que j'aurai un tube pour moi seule. À Banga nous en avons un pour cinq : on nous disait qu'il fallait économiser, rationner la crème solaire, que l'État en importait et en commercialisait de moins en moins, et qu'en trouver relevait de plus en plus de l'exploit. Cela n'était pas étonnant : de nombreux ministres du gouvernement constituaient la principale clientèle du commerce dont nous étions la marchandise. Ils n'avaient aucun intérêt à ce qu'il y eût de la crème solaire pour nous à profusion (qui sait, cela pourrait par malheur nous guérir!) ; aussi, à chaque vote du budget, faisaient-ils en sorte qu'il y eût juste assez d'argent attribué au ministère de la Santé pour que ce dernier pût acheter un minimum de crèmes solaires. Cela, pensaient-ils, les élevait au-dessus de tout soupçon aux yeux du peuple ; mais nul n'était dupe : tout le monde savait la raison pour laquelle le ministère de la Santé avait si peu de budget. Et tout le monde se taisait – ou presque. Le président de la République lui-même détournait les yeux et regardait ailleurs. On sait qu'il a été, à l'époque des dernières élections qu'il a remportées, un client régulier et généreux. Il ne pouvait nous défendre sans passer pour un hypocrite. Du reste, je crois que les prochaines élections auront lieu l'année prochaine : le président devra bientôt redescendre dans l'arène, c'est-à-dire sur le marché. Il faudra songer à être bien cachée ou, plus simple, à être déjà morte, lorsque ce temps viendra. Le président disposait en effet de gros moyens sur lesquels il ne lésinait pas ; lorsqu'il passait commande, le marché s'affolait, son cours se déréglait, montait en flèche, notre cote augmentait follement, nous devenions de la matière aussi précieuse que l'or ; les sorciers devenaient plus talentueux et virtuoses encore avec nos membres, à partir desquels ils fabriquaient les décoctions, les poudres, les mixtures les plus magiques et les plus efficaces ; les chasseurs, plus hystériques et sanguinaires, avaient leurs machettes aussi aiguisées que leur flair : ils nous débusquaient des terriers les plus profonds, nous découpaient sans autre forme de procès et s'empressaient d'aller vendre nos quartiers aux magiciens, qui les vendaient à leur tour, après leur transformation magique – et industrielle – aux hommes politiques, parmi lesquels le président était souvent le plus offrant. En somme, lorsque le président faisait son marché, il écrasait la concurrence, ou du moins, l'écrémait, la sélectionnait sévèrement, drastiquement : il haussait la barre des prix, en sorte que ne restaient que les cadors, les gros poissons, ses adversaires

politiques les plus acharnés – et les plus riches, bien sûr. Le président, après avoir déréglé le marché, le réglait de nouveau, mais selon d'autres standards : il le contrôlait ainsi d'une main de maître, une main visible, une main meurtrière, surtout. Il dopait à la fois l'offre et la demande, flattait la cupidité des sorciers et des chasseurs, nous condamnait à une mort presque certaine. C'était notre ennemi le plus redoutable, en fin de compte. La dernière fois qu'il a voulu de l'albinos, lors de la campagne des dernières élections présidentielles, ce fut, au sens propre, une hécatombe dans nos rangs : cent d'entre nous furent tués ou portés disparus (mais un albinos ne disparaît jamais, il est mort) en quelques mois.

Il y aurait tout un cours d'économie macabre à faire sur notre marché. Mais enfin, pour l'instant, je ne veux pas y songer : j'ai un tube de crème solaire, une douche bien chaude m'attend, j'ai échappé à la mort hier, je suis encore en vie. J'ai presque honte de tout ce luxe ; tant de calme, bien que provisoire, a de quoi faire mourir de culpabilité.

*

Pâleur. Extraordinaire pâleur de ma peau. Ce n'est même pas la pâleur colorée, qui rosissait légèrement, les peaux des blancs ; c'est une pâleur absolue, parsemée cependant de nombreuses taches noires ou marron. On dirait des brûlures. Ce sont les vestiges de ma noirceur avortée, perdue. Je suis une sorte de paradoxe ambulante ; je suis maudite de n'avoir pas la peau noire. La blancheur est mon signe indien. Inversion de l'opprobre de Cham.

Je sais cependant que je ne suis pas une blanche, on ne chercherait alors pas à me tuer. Mais c'est aussi l'évidence que je ne suis pas une noire : on ne chercherait pas non plus à me tuer. Que suis-je, alors ? Cette question est commune à tous les hommes, qui n'aiment rien tant que chercher leur identité. Bien peu arrivent à répondre, et c'est peut-être cette quête éternelle, cette interrogation infinie et jamais résolue, cette aporie délicate, cette question toujours ouverte, qui donne son sel et son sens à la vie. En ce qui me concerne, sans prétendre répondre entièrement, je crois pourtant posséder un début de réponse. Je vis la tragédie de me connaître : je suis albinos. Et qu'est-ce qu'être albinos ? N'être ni noire ni blanche, mais se situer dans l'entre-deux, dans la zone grise, d'inconfort, de flou. Je suis le pigment de l'écart, la couleur

inconnue, ce qui fascine et effraie. Je suis la couleur de l'autre par excellence ; je suis l'autre même. Qui suis-je ? L'autre de l'autre, tout simplement. Mais tous les hommes ne sont-ils pas finalement que les autres des autres ? Il faut croire qu'il y a une différence : moi, je suis l'autre de tout le monde.

Extraordinaire pâleur de ma peau. Lorsqu'enfant, j'ai commencé à me rendre compte que j'étais l'autre de tout le monde – je devais avoir quatre ou cinq ans – j'ai immédiatement voulu savoir. Je demandais toujours à maman. Bien entendu, je ne savais pas ce que c'était qu'être albinos. Cette ignorance m'a longtemps protégée, je ne souffrais pas encore. Les autres enfants jouaient avec moi, bien que, parfois, dans ces éclairs de cruauté dont un enfant seul est capable, quelques-uns de mes camarades me demandassent si je me frottais fort pour être si blanche. Je ne savais alors que répondre, et finissais souvent par dire que c'était ma mère qui me lavait, et qu'elle devait avoir un savon magique. Un jour, pourtant, je lui avais posé la même question que mes camarades me posaient. Pour toute réponse, elle avait pleuré. C'est à compter de ce jour que j'ai commencé à souffrir. Pour ce qui est de comprendre, cela s'est fait naturellement, au fur et à mesure que je grandissais, que les autres enfants entendaient des paroles méchantes sur « ceux comme moi », qu'ils me rapportaient, que je m'instruisais sur l'albinisme. Maman n'a jamais voulu prendre le risque de me mettre à l'école (de toutes les manières, elle n'en avait pas les moyens), mais elle a toujours tenu à ce que je sache lire. Elle-même savait lire un peu, et m'a transmis toute sa science. Les après-midi que j'ai passés avec elle, sous l'arbre de la cour de notre petite concession, à apprendre à lire, à balbutier d'étranges sons si merveilleux qui disaient le monde, restent les plus beaux souvenirs que je garde d'elle et de toute ma vie. Lorsque je sus à peu près correctement lire, ma mère commença à me donner des coupures de journaux et des livres qu'elle gardait précieusement dans une grosse malle, dans un coin de la chambre où nous couchions toutes deux. Ces articles et ces livres traitaient de l'albinisme. C'est ainsi que j'appris comment je m'étais frottée si fort pour être si blanche. Je voulais répondre ce que j'avais lu aux autres, leur dire qu'il n'y avait pas de savon magique, mais ils ne me fréquentaient déjà plus. Ils ne me posaient plus de questions. Savaient-ils la vérité, la vérité scientifique de ce que j'étais ? Je ne sais

pas. J'avais quinze ans, et je n'avais plus que ma mère. Les articles qu'elle me donnait à lire à l'époque appartenaient à mon père, qui savait aussi lire, et possédait une petite bibliothèque qui fit longtemps mon bonheur. C'est, avec l'albinisme, la seule chose que j'ai héritée de lui, si je puis dire. C'est même l'une des rares choses que je sais de lui. À son propos, ma mère était très peu loquace. Elle m'a simplement confié que bien qu'il sût et adorât lire, mon père ne le pouvait plus, les dernières années de sa vie : il avait perdu la vue. La mienne commence aussi à baisser.

Ma mère n'a jamais voulu me dire ce qui lui était arrivé. Je le devine cependant assez aisément. Maman aussi est morte, mais je n'ai pas envie de repenser à cela.

*

La veille au soir, j'avais eu une discussion avec Kigongo, que l'attaque, les cris, les injures, les coups de feu, le bruit des machettes qu'on entrechoquait, les sifflets, avaient soudain interrompue.

Kigongo était, au S.P.A. de Banga, celui dont je me sentais le plus proche, spirituellement. Non que je ne m'entendisse pas avec Susan, Ritah, Sharon (avant son départ), et Moses. Mon sexe me liait aux trois premières, qui étaient comme des sœurs ; ensemble, nous rêvions d'être comme les autres femmes, celles de la ville, élégantes et coquettes, avec de beaux cheveux, des chaussures à talons, des sacs. Nous en rêvions, et chacune s'imaginait dans une tenue, au cinéma, flânant dans la rue, courtisée par des hommes, dans les bras de l'un d'eux, peut-être. Quant à Moses, sa bonne humeur était solaire, il nous faisait rire, et nous en arrivions à oublier, quand il faisait des blagues ou se moquait avec un sens admirable de l'autodérision des tics des albinos, que nous en étions. Je les aimais tous. Mais Kigongo était celui avec lequel j'aimais passer le plus de temps : son être tout entier dégageait une tristesse que je voulais atténuer par tous les moyens, obsessionnellement ; c'était, d'entre nous tous, le seul qui n'avait pas connu ses parents. Peut-être était-ce parce que je n'avais moi-même aucun souvenir de mon père que je le comprenais un peu. Chacun de nous avait perdu ses parents, soit parce qu'albinos, on les avait tués, soit parce qu'ils avaient été obligés, pour nous protéger (ou se protéger) de nous cacher ou de nous abandonner.

Mais nous (Ritah, Sharon, Susan, Moses et moi) avions quand même tous connu au moins un de nos parents; Kigongo, lui, n'avait aucun souvenir. Il sait simplement qu'il avait été recueilli par le S.P.A. d'une ville du Sud du pays. Les responsables ne savaient pas qui étaient ses parents : ils lui avaient seulement appris qu'il avait été retrouvé non loin du bâtiment, emmitoufflé dans des langes encore tachées de sang, comme si, voyant qu'il était albinos, sa mère l'avait laissé là quelques heures après l'avoir mis au monde. Depuis lors, il avait toujours vécu dans des S.P.A., dans la complète ignorance de qui il était. Son nom même, Kigongo, lui avait été donné par les responsables du premier S.P.A. qui l'avait accueilli. C'était un garçon du même âge que moi, sans histoire, sans lieu, sans famille, sans racine, dépossédé de lui-même, dépossédé de tout. Il m'arrivait de le regarder, lorsque Moses s'adonnait à ses pitreries : il riait, mais son visage ne paraissait jamais aussi triste qu'en ces moments-là; c'était un contraste insupportable et tragique; je détournais alors lâchement les yeux pour pouvoir continuer à rire. Il était discret, timide. Il avait fallu du temps pour qu'il s'ouvrit à moi.

Hier, il m'avait confié, de sa voix qui ressemblait à un murmure, cette voix éternellement gênée, que Ritah lui plaisait.

– Alors, tu lui as dit ?

– Non.

– Qu'est-ce que tu attends ?

– Je n'ose pas.

– Mais voyons, Ritah ne va pas te manger. Elle est gentille comme tout.

– Oui, mais ça ne veut pas dire qu'elle m'aime. Être gentille, ça ne signifie rien.

– Mais comment veux-tu qu'elle sache qu'elle te plaît si tu ne lui dis pas ? Et surtout, comment peux-tu savoir si tu ne lui plais pas aussi, si tu ne te lances pas ?

– Si je lui plaisais, elle me l'aurait dit.

– Elle te plaît, et pourtant tu es bien là, et tu ne lui dis pas, toi.

– Pourquoi ce serait à moi de faire le premier pas ?

– Parce que c'est toujours aux hommes de faire le premier pas. C'est ainsi. Regarde-la, elle est magnifique, il ne faut pas attendre.

À ce moment-là, Ritah, à l'autre bout de la salle, éclatait de rire devant Moses, qui faisait des grimaces. Elle était belle, c'était vrai.

– Je suis sûr que je ne la ferai jamais rire comme Moses.

– Peut-être, mais Moses ne l'aimera jamais autant que toi. Qu'est-ce qui compte? Que tu l'aimes ou que tu la fasses rire? Nous les femmes, aimons généralement les deux, mais à choisir, il n'y a pas d'hésitation.

– C'est vrai? avait-il dit de sa petite voix, tandis que son visage, pour la première fois depuis que je le connaissais, s'illuminait, sans l'ombre de tristesse éternelle.

– C'est vrai. Parle-lui.

– Oui, mais (l'ombre, avec ce «mais», était revenue, plus triste encore) même si elle m'aimait, ça ne servirait à rien.

– Mais qu'est-ce que tu racontes?

– Nous sommes tous les deux albinos. Ça veut dire que nous n'avons aucun avenir. Notre avenir, c'est la mort.

– Non, l'amour est votre ave...

C'est à ce moment-là que l'équilibre du monde s'était rompu. Il y avait eu quelques secondes d'un vacarme épouvantable; puis des hommes avaient pénétré dans la salle de détente où nous étions; ils étaient armés de coupe-coupes. Deux d'entre eux foncèrent sur Moses et l'assommèrent avec un gourdin, un autre fonça vers Ritah, qui tentait de s'enfuir par la porte qui menait aux dortoirs. Il la rattrapa, puis, sans aucune hésitation, lui porta un violent coup de machette. Je vis, paralysée, son bras se détacher de son corps. Kigongo beugla, puis se jeta vers l'homme et Ritah; cette dernière, gisant dans son propre sang, semblait avoir perdu connaissance après avoir poussé un inhumain hurlement de douleur qui m'avait figé le sang. Tout ceci s'était passé dans l'intervalle de quelques secondes. Puis, mue par l'instinct de survie, terrifiée, je m'étais mise à courir vers la porte la plus proche de l'endroit où j'étais. Je l'ouvris, parcourus un petit couloir au bout duquel, sur la gauche, je débouchai sur une cour; je la traversai jusqu'au mur d'enceinte du S.P.A. que j'escaladai sans trop savoir comment, alors que, derrière moi, dans le couloir, des pas précipités et des cris indistincts retentissaient. En retombant de l'autre côté, je me fis mal à la cheville, mais qu'importait: il fallait que je sauve ma peau. La mort aux trousses et la peur au ventre, je courus aussi vite que je pus, et vers je ne savais où, dans la nuit. Je courus. Combien de temps? Je ne sais pas. Sur quelle distance? Je l'ignore. Lorsqu'enfin je m'arrêtai, on ne me poursuivait plus. M'avait-on, du reste, jamais

poursuivie ? Peut-être pas, mais ça ne changeait rien au fait que je devais fuir. Le vent sifflait à mes oreilles, mon cœur cognait contre ma poitrine ; à bout de souffle, je m'écroulai et perdis connaissance. Lorsque je m'éveillai, la nuit était profonde et tranquille, le monde était indifférent à ce qui s'était passé.

Je me levai et marchai. Longtemps, le cri de Ritah et l'image de son bras arraché me firent cortège. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Peut-être qu'elle est morte à cette heure. Peut-être que Kigongo est mort. Peut-être qu'ils sont tous morts, déjà découpés et vendus aux sorciers. Je n'en sais rien.

Kigongo avait raison : la mort est ici notre seul avenir. Je n'en vois pas d'autre à l'horizon ; je ne vois même pas d'horizon.

*

Kabuye me regarda entrer dans le grand salon avec un sourire doux et bienveillant. Il était installé au bout d'une immense table à laquelle se trouvaient des femmes vêtues d'habits d'infirmières, des hommes, ainsi que d'autres albinos, une vingtaine environ, de tous âges et de tous sexes. Il se leva tandis que j'arrivais à sa hauteur.

– Le dîner allait être servi. Nous t'attendions.

– Pardonnez-moi, la douche a été longue.

– C'est normal, Mutesi, ne t'en fais pas.

Puis, se tournant vers les autres, qui me regardaient tous, il annonça :

– Je vous présente Mutesi. Elle sera avec nous désormais.

Accueillez-la et aidez-la. C'est notre sœur.

Tout le monde me dit bonsoir, et je vis des sourires çà et là autour de la table.

– Je te laisse prendre place, Mutesi, poursuivit Kabuye. Je crois qu'il y a une place, là-bas, à côté de Brandon.

Un garçon, vers le milieu de la table, et qui devait avoir mon âge, me faisait signe avec sa main droite. Je vis que deux doigts y manquaient. Je lui fis un petit signe. Avant d'aller le rejoindre, je levai la tête vers Kabuye.

– Tu verras, c'est un garçon gentil, me dit-il, de sa voix grave, la main posée sur mon épaule. Il t'aidera. Et ne t'inquiète pas : ici, tout se passera bien. Tu es en sécurité.

Je souris et me dirigeai vers Brandon.

Le jour où j'avais rejoint le S.P.A. de Banga, ce jour-là aussi, on m'avait dit que j'y serai en sécurité.